

Empreintes de l'euphémisme

Tours et détours

Empreintes de l'euphémisme. Tours et détours
Actes du colloque des 29, 30 et 31 mai 2008
Organisé à l'Université Jean Moulin – Lyon 3
Centre d'Etudes Linguistiques (EA 1663)

Avec le soutien de :

*l'Association des Linguistes Anglicistes de l'Enseignement Supérieur (ALAES),
l'Association des anglicistes pour les études de langue Orale
dans l'Enseignement Supérieur, secondaire et élémentaire (ALOES),
et de la Société Française de Stylistique Anglaise (SSA)*

Ouvrage publié avec le concours de l'Université Jean Moulin – Lyon 3

Sous la direction de

Denis Jamet et Manuel Jobert

Empreintes de l'euphémisme

Tours et détours

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-10801-1
EAN : 9782296108011

Comité scientifique

Nicolas Ballier, Université Villetaneuse – Paris 13

Claude Delmas, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Monique de Mattia-Viviès, Université Aix en Provence – Aix-Marseille 1

Geneviève Girard-Gillet, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Denis Jamet, Université Jean Moulin – Lyon 3

Manuel Jobert, Université Jean Moulin – Lyon 3

Nigel Quayle, Ecole Centrale de Lille

Simone Rinzler, Université Paris X – Nanterre

Laurence Vincent-Durroux, Université Montpellier 3

Ouvrages des auteurs

Denis Jamet

- *Idiomes et Proverbes : d'un minéral à l'autre (anglais-français)*, Editions Spratbrow, 1996.
- *L'épreuve de linguistique à l'agrégation interne d'anglais*, en collaboration avec Catherine Mérillou et Nigel Quayle, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Coll. « Amphi 7 – Langues : anglais », 2008.
- *Métaphore et perception* (Ed.), Actes des journées d'étude intitulées « Métaphore et perception » à l'Université Jean Moulin – Lyon 3, Paris, L'Harmattan, 2008.
- *Dérives de la métaphore* (Ed.), Actes du colloque intitulé « Dérives de la métaphore » à l'Université Jean Moulin – Lyon 3, Paris, L'Harmattan, 2008.
- *Mélanges en hommage à Malcolm Clay* (Ed.), Lyon, publication de l'Université Jean Moulin – Lyon 3, 2008.
- *L'énonciation métaphorique*, Limoges, Editions Lambert-Lucas, 2009.

Manuel Jobert

- *Transcrire l'anglais britannique et américain*, en collaboration avec Natalie Mandon-Hunter, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Coll. « Amphi 7 – Langues : anglais », 2009.

Table des matières

« Juste un petit mot sur l’euphémisme... » Denis Jamet et Manuel Jobert, Université Jean Moulin – Lyon 3	11
--	----

Approches linguistiques : de la langue au discours

« Historique et procédés linguistiques de l’euphémisme » Denis Jamet, Université Jean Moulin – Lyon 3	31
« L’euphémisme en syntaxe : le cas de la modalité d’apparence en anglais contemporain » Gérard Mélis, Université Paris Diderot – Paris 7	51
« Modalités des euphémismes dans le discours oral de locuteurs sourds profonds anglophones et francophones » Laurence Vincent-Durroux, Université Montpellier 3	67
« Du sexe au genre : euphémisme et politiquement correct » Laure Gardelle, Université Jean Moulin – Lyon 3	81

Approches conatives : correct et incorrect

« Euphémisme et idéologie » Sandrine Sorlin, Université Montpellier 3	95
« Euphemization & the Discourse of Positive Self-Representation: Corporate Image Laundering in the Vice Industries » Shaeda Isani, Université Stendhal – Grenoble 3	107
« Le détour par l’euphémisme et la construction d’un ethos de modération dans <i>Sala@m</i> » Mohamed Saki, Université de Bretagne Occidentale – Brest	119
« Euphémisme et revendication dans <i>GB 84</i> de David Peace » Simone Rinzler, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense	133

Approches terminologiques : représentations et société

- « **L’euphémisme dans le domaine de l’économie, de la finance et de la gestion : du terme au discours** »
Catherine Resche, Université Panthéon-Assas – Paris 2 153
- « **Etude diachronique de termes clés de l’économie du développement en anglais et en français : entre réalisme et euphémisation** »
Jacqueline Percebois, Université de Provence 181
- « ***Savage Rabbits: Euphemism, Dysphemism and Eu-dysphemism in British Naval and Military Slang 1914-1918*** »
Henry Daniels, Université de Bourgogne 207

Approches discursives : du tour au texte

- « **“The Virtuous Attachment” or the Making of a Euphemism. Linguistic Manipulations in Henry James’ *The Ambassadors*** »
Dominique Schooling, Université Jean Moulin – Lyon 3 231
- « **De l’euphémisation pronominale à l’hyperbole narrative, ou comment jouer sur/avec les mots dans *Plays Well with Others* d’Allan Gurganus** »
Marie-Agnès Gay, Université Jean Moulin – Lyon 3 251
- « **Approche conversationnelle de l’euphémisme et du dysphémisme dans *Madame de Treymes*** »
Manuel Jobert, Université Jean Moulin – Lyon 3 269
- « **Euphémisme et Epiphanie dans *After Rain* de William Trevor** »
Claire Majola-Leblond, Université Jean Moulin – Lyon 3 287
- « **‘That which cannot be spoken must be left unspoken’ : du non-dit au détour, l’euphémisme à l’œuvre dans l’écriture autobiographique d’Eva Figs** »
Nathalie Vincent-Arnaud, Université de Toulouse 2 – Le Mirail 305

Approches littéraires : de l'euphémisme au non-dit

- « **Heurs et malheurs de l'euphémisme dans quelques romans britanniques du XIXe siècle** »
Jacqueline Fromonot, Université Paris 8 – Saint-Denis 319
- « **“Is your wife of Covent Garden Parish?” : euphémismes et écarts comiques dans le théâtre de William Congreve** »
Natalie Mandon-Hunter, Université Jean Moulin – Lyon 3 333
- « **“An obscure sense / Of possible sublimity” : la double négation comme art poétique dans *Le Prélude* de William Wordsworth** »
Aurélié Thiria-Meulemans, Université Paris 4 – Sorbonne 349
- « **Empreintes de l'euphémisme dans *Quaint Fragments & A Private Country* de Lawrence Durrell : la musique du silence** »
Isabelle Keller-Privat, Université Toulouse 2 – Le Mirail 365
- « **Euphémisme et hyperbole chez Malcolm Lowry : tours et détours par *Sous le volcan*** »
Catherine Delesalle, Université Jean Moulin – Lyon 3 381

Juste un petit mot sur l'euphémisme...

Denis Jamet¹

Manuel Jobert²

Université Jean Moulin – Lyon 3

Introduction

Contournement, camouflage, ajustement, écran, évitement, masque, atténuation... Autant de termes qui viennent immédiatement à l'esprit dès lors que l'on mentionne le mot « euphémisme ». L'euphémisme représente un détour par rapport au contenu immédiat, et joue le rôle d'un « déodorant du langage ». Il « lubrifie les relations sociales » et, en respect des convenances et de la bienséance, évite de heurter les interdits et d'évoquer les tabous, à l'exemple du phénomène contemporain du politiquement correct. Néanmoins, comme cet ouvrage tentera de le mettre en évidence, l'euphémisme, loin d'être une simple figure de style, est la marque de la force créatrice du langage et propose une nouvelle vision du réel. Si la perception du réel s'en trouve modifiée, le réel, quant à lui, reste intact, car l'euphémisme renvoie au même référent d'une autre manière. Fonctionnant sur la modalité du *make-believe*, l'euphémisme exige que le destinataire lui cède tout en lui résistant, c'est-à-dire qu'il demeure conscient de la modification de vision que celui-ci opère.

Il arrive parfois que cette modification perceptuelle soit telle qu'elle finisse par remplacer notre conception antérieure de la réalité. Cela constitue la preuve indéniable de la portée sociologique de l'euphémisme et de son rôle de baromètre des préoccupations et des tendances sociales et politiques. C'est pour cette raison que seront également examinées les « dérives potentielles de l'euphémisme » qui peuvent impliquer une manipulation et servir une idéologie, exhibant alors le dualisme dont s'empare tout langage totalitaire et, dans une certaine mesure, le politiquement correct. Cette tension entre puissance créatrice et fonction référentielle ouvre tout naturellement la voie/x aux manifestations textuelles, stylistiques et littéraires, avec la version plus artistique de l'euphémisme littéraire qui consiste dans la re-création – récréation, et les effets parfois humoristiques qu'il permet. Figure hésitante entre dire et ne pas dire, entre dire plus sans le dire, l'euphémisme, dans son silence même, est parfois plus loquace que le dit (voir les liens étroits qu'il entretient avec la litote mais aussi l'hyperbole). C'est pour cette raison que les notions de « non-dit » et de « silence » avec lesquelles nous terminerons ce recueil y trouvent également

¹ Maître de Conférences en linguistique anglaise, agrégé de l'Université.

² Maître de Conférences en stylistique anglaise, agrégé de l'Université.

leur place. Mais avant de débiter ce parcours à travers les diverses modalités de l'euphémisme, revenons sur sa nature.

I. L'euphémisme : entre langue et discours

I. 1. L'euphémisme : figure de rhétorique ou de pensée ?

Le terme « euphémisme » provient du grec *euphēmismos*, lui-même dérivé de l'adjectif *euphēmos*, « de bon augure » (de *eu*, bien, et *phēmi*, je dis). Étymologiquement, l'euphémisme « dit bien ». Si le sens actuel du mot a été donné par le rhétoricien Dumarsais, l'euphémisme avait déjà chez les anciens une importance capitale, et permettait, par une variation linguistique, d'éviter la mention d'un terme perçu comme négatif. Le passage par une forme euphémique revêtait ainsi une valeur positive en ce qu'elle permettait de conjurer le mauvais sort par la seule mention détournée d'une réalité jugée effrayante. Comme l'étymologie semble le suggérer, l'euphémisme serait à classer parmi les figures de discours, les figures de style, et relèverait ainsi de la tropologie. Cela semble confirmé par la définition qu'en donne le *Larousse du XXe siècle* (édition de 1930) : « Figure qui consiste à adoucir par l'expression ou par le tour de la phrase la crudité de certaines idées ou de certains faits [...] ». Le *Dictionnaire de linguistique* de G. Mounin [1974] est plus précis, et le classe clairement dans les figures de rhétorique :

Rhét. – Atténuation de la pensée. L'euphémisme emploie de nombreux procédés qui vont de la litote* à l'hyperbole* en passant par la périphrase*, la circonlocution*, l'allusion*, les métaglismes*, etc. Quand l'euphémisme va jusqu'à exprimer le contraire de ce qu'on veut dire, c'est une antiphrase*. *L'océan dit Pacifique* est un euphémisme, comme *remercier quelqu'un* pour : le congédier. [*Dictionnaire de la linguistique*, Mounin]

L'euphémisme fait fi des classifications établies, et recourt à de multiples procédés : litote, hyperbole, périphrase, circonlocution, allusion, métaglisme, antiphrase, etc. En ce sens, c'est une figure macro-structurale qui n'obéit à aucune structure particulière, comme le signale P. Bacry [1992 : 106] :

L'euphémisme, bien qu'il consiste en somme à remplacer un mot par un autre, n'est pas toujours considéré comme une véritable figure. En effet, au contraire d'une métaphore, d'une métonymie, d'une périphrase, il ne met pas en œuvre des moyens techniques qui lui seraient propres. Usant ainsi de *moyens variables* pour remplir son rôle, l'euphémisme *s'appuie* en fait sur diverses figures, en particulier sur celles du voisinage.

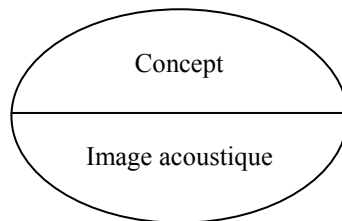
Si l'euphémisme s'appuie sur divers procédés morphologiques, phonologiques et sémantiques, peut-on – et doit-on – décider de sa nature comme figure de style, figure de pensée, ou non-figure? Se laisse-t-il enfermer dans des catégories pré-établies, alors même que son rôle est de nommer indirectement un référent? Il est primordial de revenir sur les rapports qu'entretient l'euphémisme avec le signe linguistique, avant d'en dégager les modalités discursives.

I. 2. Le signe linguistique : signifiant / signifié / référent

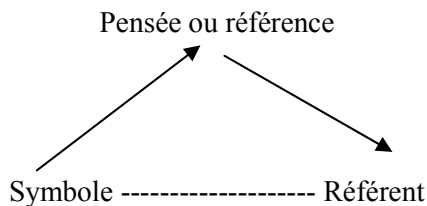
La définition du signe linguistique, tel qu'il a été théorisé par F. de Saussure [1972 : 98-99] présente une unité composée de deux éléments, le *concept* (le signifié) et l'*image acoustique* (le signifiant) :

Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. [...]

Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces, qui peut être représentée par la figure :



Ainsi, le signe linguistique résulterait-il de l'unique combinaison de ces deux éléments, le référent étant volontairement mis à l'écart dans la théorie saussurienne. Cette conception perdure de nos jours, même si une autre conception du signe linguistique comprenant trois éléments a été proposée, essentiellement par les sémioticiens comme C. S. Peirce. Cette dernière a donné lieu à ce que l'on nomme le « modèle triadique du signe », suggéré, entre autres, par C. K. Ogden et I. A. Richards [1923] :



Le signe linguistique n'est plus bâti sur une dichotomie constitutive signifiant – signifié, car la notion de référent y est introduite, ce qui en fait un modèle linguistique intéressant pour l'énonciation euphémique. En effet, plus que pour

toute autre réalisation langagière, les représentations binaires du signe linguistique se révèlent insuffisantes pour rendre compte de la complexité de l'euphémisme, car que fait ce dernier, si ce n'est pointer un *signifié* sans renvoyer directement au *réfèrent* ? L'euphémisme est un outil pour flouter le signifiant, ce qui permet d'éviter de nommer le réfèrent, perçu comme choquant. Il agit en se défaisant du signifiant ou en marquant un écart par rapport à celui-ci. Ce n'est pas tant le signifiant qui pose problème, mais comme c'est lui qui est le plus emblématique du signe linguistique, il est contourné, mutilé, passé sous silence. F. de Saussure l'avait d'ailleurs bien perçu lorsqu'il écrivait [1972 : 99] que « Nous appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule ». Ainsi, ce phénomène euphémique semble-t-il être le symptôme linguistique du caractère indicible, difficilement mentionnable socialement, car choquant, du réel.

Cela explique non seulement la relativité de l'euphémisme, mais aussi son omniprésence dans tout type de discours (langue de spécialité, littérature, argot, etc.), pour tout locuteur, car peu échappent à la tentation de l'euphémisme. En effet, l'euphémisme ne peut être construit, compris et interprété qu'en discours. Cela nécessite évidemment que le locuteur ne soit pas le locuteur idéal (*ideal speaker*) de N. Chomsky, car un ancrage culturel, c'est-à-dire situationnel, est nécessaire pour que l'euphémisme existe en tant que tel. On peut alors dire qu'un euphémisme n'existe que dans et par la construction dialogique, car sinon il serait impossible d'interpréter la disjonction entre le contenu mentionné et le contenu à interpréter, disjonction aux fondements de l'euphémisme.

L'euphémisme serait-il alors une simple variation discursive, ou bien laisse-t-il une trace dans la langue ? Cela représente une de ses multiples contradictions. Bien qu'il soit par nature purement discursif, il laisse ses traces, ses empreintes dans la langue. Plus que de savoir s'il s'agit d'une figure de style ou de pensée, la question qui se fait jour ici est de décider s'il s'agit d'une figure de langue ou d'une figure de style. On en parle souvent comme d'une expression, ou d'un tour, ce qui laisse entendre qu'il peut être figé. Il existe alors divers types d'euphémismes : l'euphémisme neuf – le seul et vrai euphémisme – et l'euphémisme usé, mort, qui devient un cliché. Ainsi, se trouve-t-on entre langue et discours, entre langagier et énonciativo-discursif. L'euphémisme se situerait alors sur une ligne de crête entre ce que Nathalie Sarraute, dans *l'Ere du soupçon*, appelait la conversation et la sous-conversation. Le lexique semble être une des modalités linguistiques privilégiées pour véhiculer l'euphémisme bien que les ressources morpho-syntaxiques et phoniques entrent aussi en jeu comme on le verra tout au long de cet ouvrage.

Tous ces paradoxes posent inévitablement la question des limites et de la définition de l'euphémisme en tant que réalisation linguistique : doit-il être considéré comme un nouveau signe linguistique, ou bien doit-il se résoudre à

n'être qu'une version dégradée d'un autre signe, dont il s'approprierait le signifié, mais sous une autre apparence, un autre masque ? S'il convient de reconnaître l'effet non négligeable – mais généralement non perçu – de l'euphémisme sur l'évolution sémantique de certains mots, jouant ainsi le rôle d'un procédé de création lexicale (voir Océan *Pacifique*), doit-on pour autant le limiter à une fonction lexicale ? Il semble que non, et que les modalités que peut revêtir l'euphémisme sont infiniment plus variées et relèvent de la sémantique, de la syntaxe, de la prosodie, et de la pragmatique.

II. Modalités de l'euphémisme

II. 1. « Dire mieux » et « dire plus »

Si l'on s'intéresse plus spécifiquement au niveau phrastique ou discursif, l'euphémisme peut être appréhendé comme une dilatation, voire une dilution du signifiant en discours. Contrairement à ce qui se passe au niveau lexical, « dire mieux » signifie généralement utiliser plus de mots pour, paradoxalement, « dire moins » ou de manière atténuée. En cela, l'euphémisme partage des traits formels avec la modalisation grammaticale :

- a) He is at home.
- b) He **must** be at home.

L'énoncé modalisé (b) est discursivement plus long que l'énoncé (a). De même :

- a) He is a thief.
- b) He is **a bit** of a thief.

La forme euphémique (b) est discursivement plus longue que la forme non euphémisée (a). Il semble donc y avoir un lien entre « dire mieux », qui relève du qualitatif et « dire plus » qui relève du quantitatif.

Cette constatation recouvre la notion empruntée à l'analyse conversationnelle qui oppose, dans la seconde partie des paires adjacentes, les formes préférées (*preferred*) et les formes non préférées (*dispreferred*). Ces termes ne doivent pas être compris dans leur acception psychologique mais linguistique et, avec S. Levinson [1983], il est sans doute souhaitable de parler de formes « non marquées » pour les *preferred* et de formes « marquées » pour les *dispreferred*. Une forme est considérée comme « marquée » quand elle recèle des marques linguistiques objectives de son marquage : la forme marquée est plus longue que la forme non marquée et se caractérise par la présence de plusieurs constituants comme par exemple une pause, une préface, etc. Au

niveau lexical, une forme euphémique peut devenir, en langue, la forme non marquée ou neutre (« mal-voyant » pour « aveugle » par exemple). Au contraire, en discours, la forme plus longue, donc euphémique, est toujours marquée sur le plan linguistique. Ces critères formels mis à part, c'est dans l'interaction verbale qu'il faut chercher les traits définitoires de l'euphémisme.

II. 2. Principe de coopération et politesse linguistique

Cette présentation de l'euphémisme ou du « tour euphémique » comme modalité sous-entend que l'analyse des interactions conversationnelles telle qu'elle a été élaborée par P. Grice est considérée comme suffisamment opératoire pour servir de cadre théorique. Nous n'ignorons pas que cette conception de la communication a été critiquée³. Néanmoins, nulle autre ne l'a supplantée et la plupart des études sur les interactions verbales continuent à la prendre comme point de départ, quitte à s'en affranchir dans le détail. P. Grice, cité par S. Levinson [1983 : 101] définit le Principe de Coopération ainsi :

Make your contribution such as is required, at the stage at which it occurs, by the accepted purpose or direction of the talk exchange in which you are engaged.

La notion de « coopération » est à prendre dans un sens différent de l'acception courante. P. Grice s'intéresse à la manière dont on encode son discours afin qu'il puisse être compris du co-énonciateur et comment ce dernier met tout en œuvre pour comprendre le sens des énoncés prononcés par l'énonciateur. Pour reprendre B. Davies [2000 : 6] :

Grice is concerned with the distinction between saying and meaning: how hearers recognise the utterer's intention when speakers use *implicit* language.

La « coopération » gricéenne n'implique pas que les participants fassent leur possible pour être d'accord ou interagir harmonieusement. Un individu faisant preuve de peu de coopération au sens non technique du terme peut très bien être coopératif au sens technique. Une très grande majorité de nos interactions verbales sont fondées sur cette volonté d'être compris et de communiquer. Quand ce n'est pas le cas, des stratégies de clarifications sont mises en œuvre.

Dans cette perspective, il est intéressant de s'interroger sur l'euphémisme comme violation potentielle de la maxime de quantité. En effet, si l'euphémisme dit avec plus de mots ce qui pourrait être dit plus brièvement, il est potentiellement le signe d'une violation d'une ou plusieurs maximes conversationnelles (quantité, qualité, manière, etc.). Cette objection semble plus

³ Voir C. Kerbrat-Orecchioni [2005] pour un exemple récent.

théorique que réelle car la plupart de nos échanges verbaux s'accrochent très bien de violations mineures⁴ et les implicatures conversationnelles permettent un fonctionnement harmonieux du système dans son économie globale. Il faut prendre en compte le degré de violation des maximes, ce qui implique une part non négligeable de subjectivité. Cette évaluation du degré de violation, que G. Leech [2008 : 120] nomme *pragmatic scales or gradients*, est simplement une variable supplémentaire à prendre en considération.

La théorie de la politesse linguistique telle qu'elle a été élaborée par P. Brown & S. Levinson [1987] offre d'autres outils permettant de circonscrire l'euphémisme en discours. Ici encore, il est important de souligner que le terme de « politesse » est utilisé dans une acception technique qui n'est pas équivalente au fait d'avoir de bonnes manières. Ce cadre d'analyse, fondé sur P. Grice, a lui aussi été l'objet de nombreuses critiques car il s'appuie sur le présupposé que tout participant à une conversation tente de ne pas menacer la « face » de son interlocuteur. On peut contester cette vision de l'interaction verbale. Les conversations qui révèlent un antagonisme manifeste peuvent indiquer que le fondement du cadre de P. Brown & S. Levinson n'est pas généralisable mais ne remet en rien en cause le Principe de Coopération.

P. Brown & S. Levinson [1987] partent du principe que deux stratégies de politesse sont mises en œuvre : la politesse positive (*positive politeness*), qui fonctionne sur l'appartenance à un même groupe – les auteurs parlent de *solidarity strategy* – et la politesse négative (*negative politeness*), fondée sur le respect de l'espace social de chacun. La politesse linguistique consiste donc à conserver cet équilibre précaire entre deux désirs humains contraires. Ainsi, les énoncés pouvant être potentiellement menaçants (*face threatening*) peuvent être modalisés ou atténués. K. Allan & K. Burridge [1991] définissent l'euphémisme comme un moyen d'atténuer un acte potentiellement menaçant et le dysphémisme comme un acte menaçant. L'euphémisme se situerait donc clairement du côté de la politesse linguistique alors que le dysphémisme ressortirait à l'impolitesse linguistique⁵. Les définitions proposées par les deux auteurs gagneraient à être précisées et affinées – un acte menaçant ne devient pas un acte adoucissant en raison de l'utilisation d'un tour euphémique mais est simplement atténué – mais la vision globale qui découle de cette lecture de la politesse linguistique reste convaincante. Dans les deux cas, l'esquive du signifiant non marqué fait entrer dans le régime du « dit en-deçà » ou du « dit au-delà », c'est-à-dire de l'inter-dit, donc de l'implicite et du suggéré plutôt que du proféré explicitement pour l'un et du sur-asserté pour l'autre. La frontière ainsi définie résiste cependant assez mal à l'analyse, ce qui conduit K. Allan &

⁴ Certains spécialistes opèrent des distinctions entre *flouting*, *violation*, *infringement*, voir par exemple J. Thomas [1995].

⁵ L'impolitesse linguistique fait l'objet de nombreuses études auxquelles nous ne pouvons que renvoyer ici. Voir par exemple J. Culpeper [à paraître], *Impoliteness*, sous presse au moment de la rédaction de cet avant-propos, qui fait le point sur l'état de la recherche en la matière.

K. Burridge à proposer les termes d'« euphémismes dysphémiques » et de « dysphémismes euphémiques » pour les cas problématiques qui relèvent à la fois de l'euphémisme et du dysphémisme.

Il convient d'ajouter à cette présentation de l'euphémisme dans une perspective pragmatique la contribution de G. Leech [2008 : 92] et de son Principe de Politesse (*Politeness Principle*) qui vient en complément du Principe de Coopération de P. Grice. Le Principe de Politesse étant moins connu que le cadre de P. Brown & S. Levinson, nous le reproduisons ici :

- i) The TACT Maxim :
 - a) minimize the cost to *others*;
 - b) maximize the benefit to *others*;

- ii) The GENEROSITY Maxim:
 - a) minimize the benefit to *self*;
 - b) maximize the cost to *self*;

- iii) The APPROBATION (or flattery) Maxim:
 - a) minimize dispraise of *others*;
 - b) maximize praise of *others*;

- iv) The MODESTY Maxim:
 - a) minimize praise of *self*;
 - b) maximize dispraise of *self*;

- v) The AGREEMENT Maxim:
 - a) minimize disagreement between *self* and *others*;
 - b) maximize agreement between *self* and *others*;

- vi) The SYMPATHY Maxim:
 - a) minimize antipathy between *self* and *others*;
 - b) maximize sympathy between *self* and *others*.

Ces maximes de politesse sont toutes accompagnées de consignes précises. La présence systématique du verbe « minimiser » + élément négatif et de « maximiser » + élément positif, indique une généralisation possible de l'utilisation euphémique de la langue et du lien étroit qui l'unit à la politesse linguistique. Il est intéressant que cet autre cadre d'analyse parte du principe que la coopération (dans le sens non technique du terme) soit l'objectif principal de la communication. L'omniprésence de l'utilisation euphémique de la langue dans les trois cadres théoriques évoqués fait de l'euphémisme un composant central à toute théorie pragmatique des interactions verbales et de toute linguistique fondée sur l'énonciation. Ces considérations nous conduisent à considérer le fait euphémique comme un phénomène inhérent à la nature même du langage humain.

II. 3. L'euphémisme « vif »

Si l'on peut circonscrire l'euphémisme formellement (écart lexical par rapport au signifiant non marqué, tour discursif plus long, etc.), seule l'étude du contexte peut permettre d'en rendre compte dans sa globalité. En effet, l'euphémisme partage avec les *Speech Acts*, tels qu'ils sont définis par J. Searle, le fait de n'être ni vrai ni faux mais simplement d'être efficace ou non, c'est-à-dire d'être reconnu ou non en tant qu'euphémisme par le co-énonciateur. Comme dans le cas de la métaphore, on peut poser qu'un euphémisme cesse d'être euphémique quand il n'est plus perçu comme tel. Un terme ou un tour discursif est donc moins euphémique par sa nature que par sa fonction. Dans de tels cas, l'euphémisme n'existe plus en soi car c'est seulement dans sa reconnaissance par le co-énonciateur qu'il prend vie. Le processus d'euphémisation est donc à appréhender dans sa dimension intersubjective ou dialogique. Il relève d'une stratégie linguistico-discursive dont l'objet est de redessiner les contours de l'univers référentiel pour l'embellir, le présenter plus favorablement ou de manière moins « menaçante » pour le co-énonciateur ou le monde extra-linguistique. Il nécessite donc à la fois un savoir partagé avec le co-énonciateur, pour que la reconnaissance ait lieu, et une volonté de coopération.

On retrouve à ce stade une dimension peu explorée de l'euphémisme, à savoir sa dimension ludique. Ainsi, si un individu est qualifié de *linguistically challenged*, on a affaire à un tour euphémique fondé sur un jeu avec des structures analogues. L'euphémisme devient donc, dans son intentionalité, un dysphémisme, tout en restant moins menaçant que le dysphémisme simple du type *he can't speak properly*. L'euphémisme, on le voit, est au cœur de la fonction ludique voire poétique du langage qui, loin de n'être qu'un simple *medium* de transmission d'information, est aussi source de ré-création.

Dire *He's linguistically challenged* est intéressant car l'acte locutoire est clairement euphémique alors que l'acte illocutoire est de nature dysphémique. Dire de quelqu'un qu'il ne maîtrise pas une langue est un constat, que l'on peut déplorer, mais qui n'est pas dysphémique. Le fonctionnement de l'euphémisme se rapproche de celui de la litote qui suggère plus qu'elle n'en dit. Cet euphémisme ne fonctionne que si le co-énonciateur le décode comme suggérant plus, donc comme un dysphémisme. L'euphémisme est souvent utilisé à des fins humoristiques ou ironiques et la valeur dysphémique de l'énoncé passe alors au second plan. Il est socialement plus acceptable de critiquer avec humour ou par le biais de l'ironie car la distance ainsi créée absout du dysphémisme *ad hominem*. Dans le même ordre d'idées, on sait que la force illocutoire d'un énoncé est souvent contenue dans l'intonation ou le ton de la voix et les marques prosodiques de l'ironie ont donné lieu à de nombreuses études. Dans de tels cas, on assiste à une dissociation du locutoire et de

l'ilocutoire. Le contenu propositionnel d'un énoncé peut être euphémique ou non marqué alors que sa force illocutoire, transmise par l'intonation ou les phénomènes paralinguistiques, appelle à une interprétation dysphémique. En interaction verbale naturelle, c'est la force illocutoire transmise qui est retenue pour l'interprétation globale de l'énoncé. Néanmoins, l'auteur du dysphémisme peut toujours se retrancher derrière le sens littéral de son énoncé.

Ces exemples montrent à quel point l'euphémisme est intimement lié au fonctionnement de la langue ainsi qu'aux relations sociales qui unissent ou séparent les individus. Dans une perspective sociale et linguistique, l'étude de l'euphémisme constitue donc une porte d'accès privilégiée à une culture donnée.

Chacun des articles qui composent ce recueil aborde plusieurs aspects de l'euphémisme (définition, illustration, extension, etc.). La cohérence interne du volume nous a obligés à regrouper sous certaines rubriques des articles ayant aussi trait à d'autres champs d'étude développés ailleurs. Les auteurs voudront bien nous excuser de ce qui peut apparaître comme une limitation de leur contribution à la réflexion globale. La lecture attentive des différents articles rétablira la vérité dans toute sa complexité.

L'organisation de ce volume suit un axe qui trouve son origine dans une réflexion touchant à la nature même du signe linguistique et qui ouvre la perspective sur le non-dit et l'implicite. Cet agencement a été dicté par l'approche volontairement transdisciplinaire du colloque donnant lieu ici à publication. Linguistes, stylisticiens et littéraires ont bénéficié de la fertilisation mutuelle de leurs domaines d'étude respectifs et les problématiques connexes voire communes qui se dégagent justifient pleinement l'esprit d'ouverture qui a présidé à l'organisation de cette réflexion.

La première partie de ce recueil, « *Approches linguistiques : de la langue au discours* », s'attache à préciser les contours de l'euphémisme. Les quatre articles qui la composent interrogent, chacun à sa manière, les définitions courantes de l'euphémisme et en dégagent des constantes linguistiques. Plusieurs aspects sont explorés avec, en premier lieu, les rapports de l'euphémisme au signe linguistique puis à la modalité, avant d'aborder l'euphémisme dans l'ontogenèse du langage et dans la création lexicale. **Denis Jamet**, dans « Historique et procédés linguistiques de l'euphémisme », ouvre ce recueil avec un double objectif : proposer un bilan historique de la notion d'euphémisme et analyser les procédés linguistiques qui conditionnent l'avènement de l'euphémisme en langue / discours. L'auteur présente une typologie fondée sur la notion de « floutage du signifiant » comme invariant à tout processus euphémique. Dans « L'euphémisme en syntaxe : le cas de la modalité d'apparence en anglais contemporain », **Gérard Mélis** étudie la

double tension inhérente à l'euphémisme qui contourne et convoque dans un même mouvement référentiel. Il s'intéresse en particulier aux verbes d'apparence du type *seem*, dont le fonctionnement est analogue à celui de l'euphémisme. En effet, ces verbes offrent un commentaire sur la validation de la relation prédicative qui est tout à la fois évoquée et suspendue. **Laurence Vincent-Durroux** propose une étude sur les « Modalités des euphémismes dans le discours oral de locuteurs sourds profonds anglophones et francophones ». En se fondant sur l'analyse de deux corpus constitués à plusieurs années d'intervalle, elle interroge la production d'euphémismes chez les sourds profonds. Elle montre que les avancées médicales leur permettent aujourd'hui de produire des énoncés dont certains aspects s'apparentent au fonctionnement de l'euphémisme. **Laure Gardelle** conclut cette partie avec « Du sexe au genre : euphémisme et politiquement correct », article dans lequel elle aborde l'euphémisme par le prisme du politiquement correct (PC). Si le PC est très développé dans nos sociétés, l'auteur souligne le faible nombre d'euphémismes utilisés pour contourner la discrimination contre les femmes malgré les nombreuses tentatives qui tendent à rendre la langue moins sexuée. Elle interroge, en fait, la notion même d'euphémisme et ses liens définitoires avec le politiquement correct.

La seconde partie de ce recueil, « *Approches conatives : correct et incorrect* », s'intéresse à l'effet que peut avoir l'euphémisme sur le destinataire / co-énonciateur. Les différentes visées possibles de l'euphémisme en font un outil de manipulation politique et idéologique de choix. L'euphémisme est en effet très proche du bien parler, cher à Quintilien et à sa définition de la rhétorique : *ars bene dicendi*. C'est aussi un outil puissant de la rhétorique qui sert à manipuler, comme Platon le dénonce. Les quatre articles qui composent cette partie éclairent les relations complexes qui unissent ces deux aspects de « l'art oratoire ». Dans « Euphémisme et idéologie », **Sandrine Sorlin** explore la dissymétrie instaurée par l'euphémisme utilisé à des fins idéologiques. L'euphémisme est analysé non comme un moyen d'édulcorer les faits mais de les détourner afin de masquer leur réalité. En ce sens, l'euphémisme rompt l'équilibre précaire qu'il instaure pourtant entre puissance créatrice et fonction référentielle du langage. **Shaeda Isani** s'attache, quant à elle, à étudier l'utilisation institutionnelle de l'euphémisme dans l'entreprise. Son étude, « Euphemization & the Discourse of Positive Self-Representation: Corporate Image Laundering in the Vice Industries », détaille les rouages de la rhétorique de l'entreprise. L'auteur s'applique à montrer comment l'euphémisme contribue à transmettre une image laudative de l'entreprise en créant, par le discours, une image de substitution euphémique. **Mohamed Saki** nous fait entrer dans le domaine de la propagande idéologique avec « Le détour par l'euphémisme et la construction d'un ethos de modération dans *Sala@m* ». L'euphémisme est analysé comme un procédé central au discours de propagande qui contribue à

construire un « ethos de la modération ». Il permet, dans cette revue, de moduler le discours en fonction des auditoires ciblés et des réactions d'hostilité escomptées. Cette partie se conclut par l'étude de **Simone Rinzler** consacrée à « Euphémisme et revendication dans *GB 84* de David Peace ». Le style peacien est soumis à des analyses syntaxiques et narratives précises qui mettent en lumière une fragmentation généralisée du discours, fondée sur une écriture tout à la fois euphémique et violente qui invite à s'interroger sur les liens apparemment contradictoires qu'entretiennent euphémisme et revendication.

La troisième partie, « *Approches terminologiques : représentations et société* », s'intéresse à la fonction référentielle du langage et singulièrement à la manière dont l'euphémisme oriente notre perception de l'extralinguistique. La langue de spécialité se révèle être un domaine particulièrement fécond pour l'étude de l'euphémisme en contexte. A la croisée entre la sociologie et la linguistique, les trois articles qui composent cette partie éclairent un pan central de l'activité langagière. **Catherine Resche**, dans « L'euphémisme dans le domaine de l'économie, de la finance et de la gestion : du terme au discours », interroge la contradiction apparente qui existe entre une langue de spécialité, dont la visée référentielle est par définition univoque, et l'euphémisme. Le domaine de l'économie occupe toutefois une place particulière dans la langue de spécialité, ce qui permet à Catherine Resche de s'intéresser au lexique, bien sûr, mais aussi à la syntaxe ou à l'organisation du discours dans sa globalité. En choisissant l'économie comme objet d'étude, l'auteur jette des ponts entre lexicologie, grammaire et rhétorique afin de rendre compte de l'utilisation de l'euphémisme dans un domaine aujourd'hui central de l'activité humaine. **Jacqueline Percebois** poursuit cette réflexion avec « Etude diachronique de termes clés de l'économie du développement en anglais et en français : entre réalisme et euphémisation ». Dans cette étude comparée, l'auteur s'applique à lever le voile sur les fonctionnements qui président à la sélection des termes renvoyant aux pays en voie de développement. Dans une démarche qui allie contextualisation diachronique et analyse linguistique, c'est la tension entre politiquement correct et fonction référentielle qui est interrogée. **Henry Daniels** conclut cette partie avec « "Savage Rabbits": Euphemism, Dysphemism and Eu-dysphemism in British Naval and Military Slang 1914-1918 ». L'auteur étudie les liens entre tabou, euphémisme et dysphémisme. La rareté relative des euphémismes spécialisés est explicitée et contextualisée ; les difficultés méthodologiques propres à une telle étude sont discutées.

Les articles réunis dans « *Approches discursives : du tour au texte* », le quatrième volet de ce recueil, s'attachent à faire le lien entre le tour euphémique et son rôle fonctionnel en littérature. Si les personnages fictionnels utilisent – dans la pure tradition du réalisme conversationnel – des expressions euphémiques, la voix narrative peut elle aussi s'abandonner aux tours

euphémisants, créant ainsi un lien entre interaction verbale naturelle et relation dialogique littéraire. Avec « “The Virtuous Attachment” or the Making of a Euphemism. Linguistic Manipulations in Henry James’ *The Ambassadors* », **Dominique Schooling** étudie, dans les moindres replis du style de l’auteur, son euphémisme le plus glosé par la critique : *the virtuous attachment*. Elle montre comment ce qui n’est au début du roman qu’un mensonge patent, se construit, au fil des chapitres, en un euphémisme dont la subtilité ne se mesure qu’à l’aune de la finesse de l’art de la conversation jamesienne. **Marie-Agnès Gay**, avec « De l’euphémisation pronominale à l’hyperbole narrative, ou comment jouer sur/avec les mots dans *Plays Well with Others* d’Allan Gurganus », poursuit ce questionnement à l’intersection du discours et de l’interprétation. Le texte qu’elle étudie ne semble être fondé sur l’euphémisme que pour mieux signer une écriture de l’hyperbole. En se fondant sur la théorie de la politesse linguistique, **Manuel Jobert** étudie, dans « Approche conversationnelle de l’euphémisme et du dysphémisme dans *Madame de Treymes* », les interactions verbales entre les différents personnages. Celles-ci sont fondées sur un mélange subtil d’euphémismes et de dysphémismes qui rend poreuse la frontière qui les sépare. La dissociation entre le locutoire et l’illocutoire qui découle de ce brouillage influe sur la voix narrative et l’interprétation globale de la novella. **Claire Majola-Leblond**, dans son étude consacrée à « Euphémisme et Epiphanie dans *After Rain* de William Trevor », définit l’euphémisme à l’intersection de la parole et du silence, ce qui scelle d’emblée son lien avec l’épiphanie. La lecture de trois nouvelles d’une simplicité trompeuse permet de lever le voile sur une poétique au-delà du langage. **Nathalie Vincent-Arnaud** conclut cette partie avec « ‘That which cannot be spoken must be left unspoken’ : du non-dit au détour, l’euphémisme à l’œuvre dans l’écriture autobiographique d’Eva Figes ». La dimension autobiographique du récit pose d’emblée la question de la difficulté du langage à dire le passé tout en restant un idéal esthétique auquel Eva Figes ne saurait renoncer. L’euphémisme, logé dans les recoins du paratexte et les confins d’un style ciselé, offre un prisme privilégié pour une interprétation stylistique globale.

La dernière partie de ce recueil, « *Approches littéraires : de l’euphémisme au non-dit* », propose une extension supplémentaire du champ de l’euphémisme. Les liens avec les concepts et notions précédemment étudiés restent néanmoins forts : importance du lien dialogique, effet perlocutoire, etc. Au fil des articles, l’euphémisme se laisse aspirer par son avatar littéraire, le non-dit, avec lequel il entretient des relations étroites. Difficile en effet de faire le départ entre le non-dit, le suggéré et le dit « en-deçà ». On retrouve ici des considérations qui relèvent de la pragmatique comme les implicatures conversationnelles qui sont, par définition, non verbalisées. Doivent-elles être appréhendées comme des euphémismes systématisés dans l’interaction verbale ou simplement comme un moyen de fluidifier la communication ? Relèvent-

elles des deux à la fois ? Le non-dit doit-il être redéfini comme une implicature littéraire entre le narrateur et le lecteur ? C'est, entre autres, à ces questions que tentent de répondre les articles qui suivent. **Jacqueline Fromonot**, dans « Heurs et malheurs de l'euphémisme dans quelques romans britanniques du XIXe siècle », propose une radioscopie de l'euphémisme à l'époque victorienne. La période, souvent associée à l'interdit linguistique pudibond, est aussi connue pour la complexité du code social qu'elle impose. En prenant appui sur plusieurs romans, elle démontre que l'euphémisme n'existe que dans la mesure où il est reconnu par le co-énonciateur et le lecteur familier de la période. Dans, « “Is your wife of Covent Garden Parish?” : euphémismes et écarts comiques dans le théâtre de William Congreve », **Natalie Mandon-Hunter** s'intéresse à la visée comique de l'euphémisme. La parole, chez Congreve, est un puissant outil de domination sociale comme les nombreux commentaires métalinguistiques qui jalonnent le texte des pièces le prouvent. Entre ressort conversationnel et impératif social, la modalité euphémique constitue un outil de première force pour comprendre les rouages du théâtre de la Restauration. **Aurélie Thiria-Meulemans**, dans, « “An obscure sense / Of possible sublimity” : la double négation comme art poétique dans *Le Prélude* de William Wordsworth », aborde la question du langage poétique de Wordsworth. Elle relève la propension du poète à utiliser le tour syntaxique NOT + *un-* + adjectif. Cette marque de fabrique wordsworthienne permet d'explorer la poétique de l'œuvre et singulièrement le rapport du poète à la Nature. Dans « Empreintes de l'euphémisme dans *Quaint Fragments & A Private Country* de Lawrence Durrell : la musique du silence », **Isabelle Keller-Privat** fait pénétrer le lecteur dans les arcanes de l'écriture durrellienne, caractérisée par l'ellipse, l'éliision et la rupture. On touche ici aux limites des définitions proposées de l'euphémisme, et le non-dit le dispute au dit « en-deçà » dans des textes poétiques qui contiennent les fondements de l'écriture de Lawrence Durrell. **Catherine Delesalle-Nancey** conclut le recueil avec « Euphémisme et hyperbole chez Malcolm Lowry : tours et détours par *Sous le volcan* ». Le style éminemment baroque de Lowry semble exempt d'euphémismes au sens strict du terme. L'auteur interroge le lien entre hyperbole et euphémisme et montre que, paradoxalement, tous deux participent d'un fonctionnement identique.

Conclusion

L'étude de l'euphémisme comme figure de rhétorique marquant un écart, ou un *foregrounding* [Leech 2008], n'a constitué qu'une première étape. Après avoir examiné les zones de contact entre langue et discours, nous avons exploré la fonction conative qu'il pouvait revêtir dans la société, en abordant les phénomènes connexes de propagande et d'idéologie vers lesquels l'euphémisme peut facilement dériver. Le rôle fondamental de l'euphémisme trouve une

illustration de choix dans la partie sur la terminologie et la société, où le figement en langue est emblématique des façons de percevoir le réel. Les analyses textuelles et stylistiques de l'euphémisme ont également trouvé leur place dans ce recueil, ainsi que les réalisations littéraires, pour lesquelles l'euphémisme semble fonctionner selon des modalités qui constituent des manières obliques de dire ou ne pas dire.

Au terme d'un parcours d'une grande richesse, on constate que les vingt-et-un articles de ce recueil contribuent à définir, à circonscrire ou à illustrer le fait euphémique, qui peut ainsi être qualifié de processus cognitif, en ce qu'il permet d'éclairer la façon dont le réel se réfracte dans le langage. Si l'image devient plus nette, une définition englobant tous les aspects évoqués semble plus que jamais impossible à atteindre. Au fur et à mesure que sont précisés les différents champs d'application de l'euphémisme, ceux-ci ouvrent sur de nouvelles extensions du terme. Toute définition serait vouée à rester toujours « en-deçà » de la réalité qu'elle tente de décrire, trébuchant encore et toujours sur une sorte d'euphémisme définitoire, mimétique de l'objet auquel ce volume est consacré. En ce sens, et pour toutes les raisons évoquées jusqu'ici et dans les pages qui suivent, l'euphémisme semble représenter l'envers de ce que l'on nomme « l'impolitesse linguistique », thème qui pourrait constituer un prolongement au présent volume.

Bibliographie

- ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, *Euphemism and Dysphemism: Language Used As Shield and Weapon*, New York, Oxford University Press, 1991.
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen C., *Politeness – Some Universals in Language Usage* (1978), Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- CULPEPER Jonathan, *Impoliteness*, Cambridge, Cambridge University Press (à paraître).
- DAVIES Bethan, "Grice's Cooperative Principle: Getting the Meaning Across", *Leeds Working Papers in Linguistics*, 8, 2000 : 1-26.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Le Discours en interaction*, Paris, Armand Colin, 2005.
- LEECH Geoffrey, *Language in Literature*, Harlow, Longman, 2008.
- LEVINSON Stephen C., *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- MORIER Henri, *Dictionnaire de poésie et de rhétorique* (1961), Paris, P.U.F., 1989.
- MOUNIN Georges, *Dictionnaire de la linguistique* (1974), Paris, Coll. « Quatridge », Presses Universitaires de France, 1993.
- OGDEN C. K. & RICHARDS I. A., *The Meaning of Meaning*, 8th Ed. New York, Harcourt, Brace & World, Inc., 1923.
- SAUSSURE (de) Ferdinand, *Cours de Linguistique Générale* (1916), Paris, Payot, 1973.
- THOMAS Jenny, *Meaning in Interaction. An Introduction to Pragmatics*, Coll. "Learning about Language", Harlow, Longman 1995.

Bibliographie sélective sur l'euphémisme

Ouvrages

- ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, *Euphemism and Dysphemism: Language Used As Shield and Weapon*, New York, Oxford University Press, 1991.
- . *Forbidden Words. Taboo and the Censoring of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, Collection Tel, 1966 (chapitre XXV : « Euphémismes anciens et modernes » : 308-314).
- . *Problèmes de linguistique générale, II*, Paris, Gallimard, Collection Tel, 1966 (chapitre XVIII : « La blasphémie et l'euphémie » : 254-257).
- BONHOMME Marc, *Les figures clés du discours*, Paris, Seuil, 1998.
- . *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion Editeur, 2005.
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen C., *Politeness – Some Universals in Language Usage* (1978), Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- CHAPMAN Raymond, *Forms of Speech in Victorian Fiction*, London, Longman, 1994 (chapter 6: “Oaths and Euphemisms”: 113-139).
- CULPEPER Jonathan, *Impoliteness*, Cambridge, Cambridge University Press (à paraître).
- DUCROT Oswald, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, PUF, 1972.
- ENRIGHT D. J., *Fair of Speech. The Uses of Euphemism*, Oxford, OUP, 1985.
- . *In Other Words, The meanings and Memoirs of Euphemisms*, Michael O'Mara Books Limited, 2005.
- LECERCLE Jean-Jacques, *The Philosophy of Nonsense*, London, Routledge, 1994.
- LEECH Geoffrey, *Principles of Pragmatics*, London, Longman, 1983.
- . *Language in Literature*, Harlow, Longman, 2008.
- STOCKWELL Peter, *Sociolinguistics* (2003), London, Routledge, 2007 (2nd edition).
- WATTS Richard J., *Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Articles

- ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, *Euphemism, Dysphemism and cross-Varietal Synonymy*.
<<http://www.latrobe.edu.au/linguistics/LaTrobePapersinLinguistics/Vol%201/1A/llanandBurrIDGE.pdf>>
- BEAUVOIS Jean-Léon, « Sur l'Euphémisme », *L'Homme*, Volume 10, Numéro 2, 1970 : 73-80 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen, “Universals in language usage: politeness phenomena”, *Questions and Politeness. Strategies in Social Interaction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- BURCHFIELD Robert, “An Outline History of Euphemisms in English”, in ENRIGHT Dominique (Ed.), *Fair of Speech. The Uses of Euphemism*, Oxford New York, Oxford University Press, 1985 : 13-31.
- CAFFI Claudia, “On mitigation”, *Journal of Pragmatics*, 31, 1999 : 881-909.

- CRESPO** Fernández Eliecer, “The Language of Death: Euphemism and Conceptual Metaphorization in Victorian Obituaries”, *SKY Journal of Linguistics* 19, 2006 : 101-130.
- DAVIES** Bethan, “Grice’s Cooperative Principle: Getting the Meaning Across”, *Leeds Working Papers in Linguistics*, 8, 2000: 1-26.
- FRASER** Bruce, “Conversational mitigation”, *Journal Of Pragmatics*, 4, 1980 : 341-350.
- GODIN** Henri, « L’euphémisme littéraire, fonctions et limites », *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, année 1953, Vol. 3 No 1 : 143-151 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- JAMET** Denis, “Death Euphemisms: Reinventing Reality through Words?” in SORLIN Sandrine (ed.), *Inventive Linguistics*, Presses Universitaires du Languedoc et de la Méditerranée, Collection « Traverses », à paraître.
- KERBRAT-ORECCHIONI** Catherine, « Euphémisme » in CHARAUDEAU D. & MAINGUENEAU D. (dirs.), *Dictionnaire d’analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002 : 241-242.
- KRIEG-PLANQUE** Alice, « Souligner l’euphémisme : opération savante ou acte d’engagement ? Analyse du “jugement d’euphémisation” dans le discours politique », *Semen* n°17, 2004, <<http://semen.revues.org/document2351.html>>.
- LAKOFF** George, “Hedges: a study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts”, *Journal of Philosophical Logic*, 2, 1973 : 458-508.
- LINFOOT-HAM** Linda, “The Linguistics of Euphemism: A Diachronic Study of Euphemism Formation”, *Journal of Language and Linguistics*, Vol. 4 No. 2, 2005 : 227-263.
- MUNTEANO** Basil, « Les implications esthétiques de l’euphémisme », *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, année 1953, Vol. 3 No 1 : 153-166 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- ORWELL** George, “Political euphemism”, in Escholz, P., Rosa, A. and Clark, V. (Eds.), *Language Awareness*. New York, St. Martin’s Press, Inc., 1978.
- ORR** John, « Le rôle destructeur de l’euphémie », *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, année 1953, Vol. 3 No 1 : 167-175 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- REDFERN** W.D., “Euphemism”, in ASHER R.E., SIMPSON J.M.Y., *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, Vol 3, Oxford, New York, Seoul, Tokyo, Pergamon Press, 1994 : 1180-1181.
- TOURNIER** Jean, « L’expression euphémique des tabous », *Recherches en linguistique étrangère II – Annales littéraires de l’Université de Besançon* 167, 1975 : 151-177.
- TRUMPESOVA** Zuzana, « Quelques observations sur l’interdiction linguistique », *Etudes Romanes de Brno* vol. VII, Brno, UJEP, 1974 : 105-109.
- WARREN** Beatrice, “What euphemisms tell us about the interpretation of words”, *Studia Linguistica*, 46/2, 1992 : 128-172.

Dictionnaires

- BACRY** Patrick, *Les figures de style*, Coll. « Sujets », Paris, Belin, 1992.
- BERDOLL** Linda, *Very Nice Ways to Say Very Bad Things, an Unusual Book of Euphemisms*, Sourcebooks Hysteria, 2007.
- CHARAUDEAU** Patrick et **MAINGUENEAU** Dominique (sous la dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.
- DUCROT** Oswald, *Dire et ne pas dire – Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1998.
- DUPRIEZ** Bernard, *Gradus, les procédés littéraires*, Paris, Christian Bourgeois, 10/18, 1984.
- HOLDER** R. W., *Dictionary of Euphemisms: How Not to Say What You Mean* (1995), Oxford, OUP, 2003.
- MOLINIE** Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Livre de Poche, 1992.
- MORIER** Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* (1961), Paris, P.U.F., 1989.
- NEAMAN** Judith S. et **SILVER** Carole G., *Kind Words: A Thesaurus of Euphemisms*, édition revue et augmentée, New York, Facts On File, 1990.
- RAWSON** H., *A Dictionary of Euphemisms and Other Doubletalk*. New York: Crown Publishers, Inc., 1981.
- SPEARS** Richard A., *Slang and Euphemism* (1981), New York, New American Library, 1982.

Approches linguistiques : de la langue au discours

Historique et procédés linguistiques de l'euphémisme¹

Denis Jamet

Université Jean Moulin – Lyon 3
Centre d'Etudes Linguistiques – EA 1663

Introduction

A language without euphemisms would be a defective instrument of communication. [Burchfield 1985 : 29]

L'euphémisme : qui n'y a pas recours ? Même ceux qui se targuent de ne jamais pratiquer la « langue de bois » – version euphémique, connotée négativement, de la notion « euphémisme » – l'utilisent, souvent de façon inconsciente, comme le note Rawson [1981 : 1] :

Euphemisms are embedded so deeply in our language that few of us, even those who pride themselves on being plain speakers, never get through a day without using them.

Non seulement l'intégralité des locuteurs l'utilise, mais il se trouve à tous les niveaux de langue et dans tous les registres, représentant ainsi un quasi-synonyme qui se veut « neutre », ou « non-marqué » par rapport à un terme « marqué ». Si l'euphémisme n'est pas un phénomène essentiellement linguistique, une « matrice lexicogénique » pour J. Tournier,

c'est un phénomène sociolinguistique, autrement dit l'expression linguistique d'un fait de société ; l'euphémisme est la manifestation d'un tabou. [Tournier 1985 : 261]

Quiconque interrogé pourra aisément proposer des exemples d'euphémismes, et sait peu ou prou à quoi correspond cette notion. Le terme a d'ailleurs donné lieu à des expressions figées en français : « c'est un doux euphémisme » par exemple. Cependant, comme le note B. Muntéano [1953 : 153] :

Il est, dans la terminologie littéraire, peu de notions qui prêtent davantage à controverse que celle de l'euphémisme. Fluide et protéiforme, elle se dérobe dès que l'on tente de la saisir dans son principe et de la situer dans l'économie du style.

¹ Je remercie Eliecer Crespo Fernández et Beatrice Warren pour leur aide durant la rédaction de cet article.

Il est en effet parfois peu aisé de décider si un terme ou une formulation est un euphémisme ou pas, ce que confirme la remarque de K. Linfoot-Ham [2005 : 228-229] :

Interpretation varies according to context, i.e. whether the speaker means the term to be euphemistic, and the hearer interprets it in that light (Warren, 1992). With euphemism being so entwined with context, however, classification of a term as 'euphemistic' becomes difficult. [...] Euphemism classification is a grey area, and judgements may differ from person to person.

De même, dès lors que l'on tente de définir la notion « euphémisme », on se rend rapidement compte que divers termes co-existent, et que même s'ils sont censés dénoter une réalité linguistique spécifique, des zones de chevauchement sémantique demeurent : *euphemism, dysphemism, cacophemism, orthophemism, X-phemism, doublespeak, Newspeak, politically correct, weasel words, evasion, propaganda*, etc. pour ne citer que les plus fréquents. On ne reviendra pas sur les différences entre ces termes dans le cadre de cet article, mais le lecteur pourra se reporter aux références bibliographiques s'il souhaite cerner plus précisément cette réalité protéiforme.

Après avoir effectué un court rappel historique sur l'euphémisme, on dégagera les procédés linguistiques auxquels il recourt, en partant de classifications déjà proposées. On expliquera ce que l'on nomme le « floutage du signifiant », pour aboutir à une proposition de révision des typologies classiques, et finalement tenter de comprendre pourquoi certains procédés sont privilégiés aux dépens d'autres.

I. Historique et histoire de l'euphémisme

Le terme anglais *euphemism* apparaît pour la première fois dans l'ouvrage de Thomas Blount, *Glossographia* en 1656 [Burchfield 1985 : 13]. Il est défini par le *Webster Dictionary* comme :

The substitution of an agreeable or inoffensive expression for one that may offend or suggest something unpleasant <pass away is a widely used *euphemism* for die>.

Et par le *Dictionnaire de poésie et de rhétorique* d'Henri Morier [1998 : 480] comme une :

Figure de pensée par laquelle on adoucit l'expression d'une idée jugée brutale ou trop amère.

Etymologiquement, le terme « euphémisme » / *euphemism* vient du grec *euphèmos*, lui-même dérivé de l'adjectif *euphèmos*, « de bon augure » (de *eu*, « bien », et *phèmi*, « je dis »). L'euphémisme renvoie à une réalité extralinguistique en revêtant une autre forme, un autre signifiant ; c'est ainsi qu'on en parle souvent comme d'un « voile » jeté sur le signifié, comme pour le camoufler. La métaphore du voile est, on le verra, éclairante, car, contrairement à un tissu épais, le voile laisse entrevoir ce qui se trouve derrière, et le laisse apparaître « semi-caché », pourrait-on dire.

On ne reviendra pas sur les raisons de l'euphémisme, et sur les différences entre les divers types (l'euphémisme du tabou, du politiquement correct et l'euphémisme littéraire). On ne s'attardera pas non plus sur les domaines de prédilection de l'euphémisme, ceux-ci ayant été bien décrits par des auteurs comme S. Ullmann, ou D. Enright. Citons seulement la taxinomie assez complète proposée par J. Tournier [1985 : 271-274] pour classer les domaines tabous :

- Les **croyances** (dieu, Jésus, le diable, l'enfer, la malédiction, les jurons)
- Le **corps humain et ses fonctions** (parties du corps, nudité, (sous-)vêtements, miction, défécation, W.C., puanteur, sexualité – organes, acte, contraception, menstruation, grossesse et accouchement – imperfections physiques – poids, calvitie, flatulence, vomissement, diarrhée, constipation, indisposition, maladies – imperfections et maladies mentales – manque d'intelligence, folie, établissements – vieillesse, mort)
- **Morale et société** (mensonge, malhonnêteté, vie « dissolue », alcoolisme, drogue, prostitution, homosexualité, pornographie, vol, prison, pauvreté, métiers humbles, différences raciales).

Il importe de noter que l'euphémisme est avant tout un processus sociolinguistique. Il est toujours relié à la société dans laquelle il naît, évolue et meurt, et reflète la conception que l'on se fait du réel. Aussi, ce qui peut être un euphémisme pour certains peut paraître du non-sens ou autre chose pour des personnes extérieures au groupe. Comme le note D. Enright [2005 : 122] :

If you are a West Indian, for example, you and your mates might quite happily refer to yourselves as 'niggahs' (the pronunciation deliberate), but the word 'nigger' is socially taboo, especially so when used by a white person.

Un terme n'est alors pas euphémique en lui-même, c'est son *utilisation discursive* et le *contexte* qui le rendent euphémique. A. Bacry [1992 : 105] écrit :

L'euphémisme fait partie de ces procédés [...] qui ne se reconnaissent qu'à l'effet qu'ils produisent.

Les euphémismes évoluent, comme tout signe linguistique, et c'est pour cette raison qu'ils peuvent également être classés selon leur degré de figement, un phénomène qui a un rapport avec la classification rapidement mentionnée ci-dessus. C'est ainsi que l'on peut sommairement faire la différence entre les euphémismes lexicalisés et les euphémismes non-lexicalisés². Cette question du figement linguistique est primordiale, car si l'euphémisme n'est pas lexicalisé, il y a encore perception par l'énonciateur de la motivation de ce dernier, et par conséquent de la possibilité d'utiliser cette expression aux dépens d'une autre, et l'on se trouve face à un réel choix discursif / énonciatif. Si, au contraire, l'euphémisme est lexicalisé, le choix ne sera pas un réel choix, car le mot euphémique, devenant le terme consacré par l'usage, perd ainsi sa charge euphémique. C'est là que réside alors la difficulté : tout comme la métaphore, l'euphémisme n'est euphémisme que lorsqu'il est neuf. On pourrait alors parler, à l'instar de métaphore vive, d'« euphémisme vif », pour emprunter un terme à Paul Ricoeur. Une différence doit ainsi être effectuée entre « euphémismes conscients » et « euphémismes inconscients ». Certains euphémismes sont si lexicalisés que le locuteur moyen n'est plus conscient qu'il utilise un euphémisme, comme le note D. Enright [2005 : 121] :

On other occasions we use euphemism unconsciously – it might be the only acceptable term, or the term that everyone uses, and we therefore employ it without thinking.

Les euphémismes très lexicalisés deviennent souvent des clichés, et se transforment en simples termes (quasi) synonymiques, avec généralement une simple variation de registre et/ou de niveau de langue³.

Comme tout élément linguistique, l'euphémisme est donc soumis à des variations diatopiques, diastratiques et diachroniques (E. Coseriu) ; il est perméable, et peut s'user avec le temps, et c'est ce que dénote la notion de *euphemism treadmill* (terme emprunté à S. Pinker [2004], nommé « péjoration de l'euphémisme » par J. Tournier [1985 : 284]). Cette réalité correspond, selon Tournier, au fait que

l'euphémisme, après avoir chassé le mot tabou, prend sa place, mais devient peu à peu tabou, lui aussi, par une « dégradation progressive », une sorte d'érosion, si bien que le besoin finit par se faire sentir de

² Cela n'est pas sans rappeler le phénomène à l'œuvre avec les métaphores et les composés.

³ Voir par exemple les termes renvoyant à la prostituée : *call girl*, *fallen woman*, *fille de joie*, *hostess*, *lady of easy virtue*, *model*, *moll*, *pick-up*, *street-walker*, *woman of the town*, *hooker*, *night-walker*, etc. [Burchfield 1985 : 23].

remplacer cet euphémisme usé, par un nouvel euphémisme, qui s'usera à son tour, et ainsi de suite.

Comme le note R. Adams [1985 : 45] :

We have euphemisms for our euphemisms.

L'évolution des termes utilisés pour référer aux noirs aux Etats-Unis est révélatrice de ce phénomène : initialement nommés *slaves*, les dénominations se sont succédées : *servants*, *niggers*, *negroes*, *coloreds*, *blacks*, *people of color*, pour finalement aboutir à *African Americans* aujourd'hui. On remarque le même procédé pour référer aux personnes souffrant d'un handicap : *lame*, *crippled*, *handicapped*, *disabled*, *person with a disability*, *physically-challenged* et finalement *differently abled*. Si le mot euphémique n'arrive plus à remplir les fonctions qui lui ont été dévolues, il va se dégrader progressivement et être remplacé par d'autres euphémismes, avec deux possibilités : soit il va disparaître, soit il va survivre mais dans quelque langage spécialisé ou dans quelque dialecte ou expression figée. Pour cette raison, J. Orr [1953 : 174] arrive à la conclusion suivante :

Les euphémismes se révèlent ainsi comme voués normalement à une existence relativement transitoire.

Un euphémisme perd de sa force illocutoire dès lors qu'il devient la façon « normale » de s'exprimer, c'est-à-dire dès que l'écart n'est pas ou plus perçu⁴. Lorsque c'est le cas, le terme perd sa nature même d'euphémisme, et son étude ne dépend plus tant de la stylistique que de la linguistique, puisqu'il va laisser une empreinte en langue. C'est vers une étude plus linguistique que l'on va maintenant s'acheminer, afin de voir ce qui rentre en jeu dans le processus euphémique.

II. Procédés linguistiques de l'euphémisme : les classifications existantes

Plusieurs auteurs ont déjà étudié, ou seulement mentionné, les procédés linguistiques permettant de générer la création euphémique, et l'on va, dans cette seconde partie, revenir sur ceux-ci, sans encore tenter de cerner pourquoi tel ou tel procédé est utilisé de façon privilégiée pour générer le sens euphémique.

⁴ Cf. le terme *casualties* pour référer aux victimes pendant la guerre : plus de force euphémique car façon normale de s'exprimer, et *casualties* ne signifie plus que « pertes », « victimes », ces victimes auxquelles on réfère de plus en plus en utilisant le terme *collateral damage*.

Selon P. Zumthor [1953 : 178], il existe deux ressorts principaux à l'euphémisme :

- le **lexical** : omission / abréviation / remplacement par un synonyme (relève de la langue courante, de l'argot)
- le **stylistique** : généralisation / adoucissement / négation apparente (relève du langage cultivé et littéraire)

Que dire de cette classification ? Premièrement, qu'elle semble incomplète, car il n'est fait aucune mention de certains tropes comme la métonymie, l'ironie, la métaphore, l'antiphrase, la périphrase et la litote, que Zumthor mentionne pourtant dans la suite de son article. Deuxièmement, cette opposition entre le « lexical » d'un côté, qui relèverait de la langue courante et de l'argot, et de la « stylistique » de l'autre, qui relèverait du langage cultivé et littéraire, semble quelque peu factice et artificielle, comme s'il n'y avait pas de « style » dans la langue courante ou argotique. Le remplacement par un synonyme soutenu – comme le choix d'un terme étranger, emprunté au latin ou au français par exemple – peut se trouver dans un niveau de langue soutenu. Cette dichotomie ne paraît pas réellement valable en ce qu'elle est incomplète et qu'elle oppose l'euphémisme selon le niveau de langue et/ou le registre, alors que les mêmes procédés linguistiques sont à l'œuvre dans n'importe quel niveau de langue ou registre.

Le lexicologue Jean Tournier propose également une classification, selon laquelle il y a plusieurs façons lexicologiques de « créer » de l'euphémisme. Dans *Précis de lexicologie anglaise* [Tournier 1991], il en dégage six, à savoir la négation du contraire, la métaphore, la métonymie, l'emprunt, la périphrase et la réduction du signifiant. Les critiques que l'on pourrait opposer à cette classification est qu'elle ne rend pas compte de tous les cas d'euphémismes, et que les catégories apparaissent indépendamment. Cela est peut-être une fausse critique car la classification trouvée dans *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain* [Tournier 1985] est plus précise. Il classe les euphémismes en deux grandes catégories, comprenant un total de quatorze procédés linguistiques permettant l'euphémisme. Ci-dessous, la classification de J. Tournier [1985 : 274-281] avec quelques exemples⁵ :

Substitution au niveau des unités distinctives (substitution d'un ou plusieurs phonèmes)

- **déformation du signifiant** (sur un ou plusieurs phonèmes) : *Lor* pour *Lord*.
- **substitution paraphonique** (sur une lexie entière, mais phonétiquement voisine) : *Great Scot* pour *Great God*.

Substitution au niveau des unités significatives

⁵ Soit les exemples sont empruntés directement à Tournier, soit ce sont des exemples personnels.

- **négation du contraire** (ce que l'on nomme traditionnellement la litote) : *she is **no** saint* ; *she is **not** exactly thin* ; *unmarried mother*.
- **métonymie** (avec tous les transferts sémantiques par association que permet la métonymie) : *tool, yard, prick, pizzle, cock, tail* pour référer au pénis.
- **métaphore** : *he has a screw loose ~ he's a bit too ripe* pour la folie ; *pass away ~ kick the bucket ~ go west* pour la mort.
- **emprunt** : *urination* ; *daughter of joy* ; *au naturel* pour *naked*.
- **surnom** : essentiellement pour renvoyer au diable (*Old Nick*) et à la sexualité (*John Thomas* ; *fanny*).
- **circonlocution / périphrase** : *four-letter word* ; *blood disease* ; *garbage collector* ; *checkout supervisor*.
- **siglaison** : *B.O.* pour *body odor* ; *V.D.* pour *Veneral Disease*.
- **effacement** : utilisation des astérisques, traits : *bl****, f****.
- **mot-omnibus** : c'est-à-dire un substitut pronominal, ou un mot de sens assez général : *she's already done it* ; *he's one of those* pour *a homosexual* ; *have your done your business?*
- **troncation (apocope) / minced words** : *homo* ; *undies* pour *underwear*.
- **néologisme** : *mortician* pour *undertaker*, *garbologist*, c'est-à-dire *someone who examines refuse using archaeological techniques*.
- **antiphrase** (souvent faussement nommé « ironie ») : *angel of the bottomless pit* pour *the devil*.

La principale critique que l'on peut opposer à ce type de classification est qu'elle demeure assez descriptive, et ne cherche pas les raisons pour lesquelles ce sont ces procédés qui sont privilégiés pour générer l'euphémisme. Aucun invariant opérationnel, pour ainsi dire, n'est mis en avant. De plus, la première catégorie (« déformation du signifiant ») pourrait s'appliquer à tous les exemples proposés, puisque l'euphémisme consiste justement à modifier le signifiant en le substituant à un autre terme. Pour l'exemple proposé pour illustrer la catégorie « antiphrase », *angel of the bottomless pit*, ne pourrait-on pas dire que c'est aussi une métaphore ? et une périphrase ? De même, si l'on prend l'exemple médical *the Big C.*, qui dénote de façon euphémique le cancer, doit-il être classé dans la déformation du signifiant ? la siglaison ? l'effacement (quasi-effacement) ? la troncation ? On perçoit toute de suite que les catégories sont bien peu étanches, et que vouloir ranger les euphémismes dans une catégorie précise n'est pas toujours chose aisée, point sur lequel on reviendra.

Une autre classification plus complète – et peut-être trop – est proposée par Beatrice Warren [1992] qui dégage quatre moyens principaux de formation des euphémismes. L'intérêt de cette étude est qu'elle reconnaît la multiple appartenance à l'œuvre dès lors qu'il est question de lexique : « Combinations of these devices may occur » [Warren 1992 : 133]. Sa classification a été très légèrement modifiée en 2005 par Kerry Linfoot-Ham, et les catégories qui

apparaissent suivies d'un astérisque sont celles ajoutées par Linfoot-Ham [2005] :

1. Word-formation devices

- **compounding** : composition par juxtaposition (*hand job* pour *masturbation*).
- **derivation** : modification d'un terme (*fellatio* pour *oral sex*, modification du latin *fellare*, 'suck').
- **blends** : absence d'exemples dans l'article.
- **acronyms** : absence d'exemples dans l'article, mais on peut proposer *she is MIA* pour *missing in action*.
- **onomatopoeia (ideophone** pour Linfoot-Ham) (*bonk* pour *sexual intercourse*, *pee*, *wee* and *poo(h)* ; et l'idéophone *bl-* : *blasted* / *blooming* / *bloody* / *blighter*).

2. Phonemic modification⁶

- **back slang** (*enob* pour *bone* i.e. *erect penis*, *erap* pour *rape*, *mosob* pour *bosom*).
- **rhyming slang** (*Jiminy Christmas* pour *Jesus Christ*, *By Jove* pour *By God*).
- **phonemic replacement** (*Gosh* pour *God*, *shoot* pour *shit*, *darn* pour *damn*, *goddamn* pour *God damn*).
- **abbreviation** (*pee* pour *Piss*, *eff off!* pour *Fuck off!*).
- **deletion or omission*** : utilisation de tirets ou d'astérisques⁷ (*Did you – ****).

3. Loan-words⁸

- **French** = *Gallicisms* (*affair* pour *extramarital engagement*, *lingerie* pour *underwear*, *expire* ~ *depart* ~ *decease* ~ *mortal* ~ *perish* pour *die*, *ménage à trois*, *double entendre*).
- **Latin** (*anus* pour *ass-hole*, *faeces* pour *excrement*, *genitalia* pour *sex-organs*, *vagina* pour *cunt*, *labia* pour *vaginal lips*).
- **other languages** (*cojones* emprunté à l'espagnol pour *balls*).

⁶ « The form of the offensive word is modified or altered » [Warren 1992 : 133] ; cela correspond à ce qu'E. Benveniste [1974 : 257] nomme la « mutilation du vocable ».

⁷ Même si elle n'apparaît pas dans sa classification, l'omission est pourtant mentionnée par B. Warren [1992 : 133] : « The offensive word can simply be omitted or replaced by some unarticulated noise in speech ».

⁸ Selon B. Warren [1992 : 132], « [c]lassical loans are particularly favoured, since they imply learnedness and matter-of-factness and so elevate "the tone" of the word ».

4. Semantic innovation

- **particularisation** : le terme doit être « particularisé » dans le contexte pour recevoir du sens (*satisfaction* for *orgasm* ; *business girl* for *prostitute*).
- **implication** : « antecedent-consequent relationship » (*sleep with someone* pour *have sexual intercourse with someone* ; *go to the toilet* pour *urinate and/or defecate*).
- **metaphor** (*dumplings* pour *breasts*, *waterworks* pour *urinary organs*).
- **metonym** (*bathroom* ~ *restroom* pour *WC* ; *red lamp* pour *brothel*).
- **irony or reversal** (*enviable disease* pour *syphilis* ; *virtue* pour *drinking and womanizing*).
- **understatement**⁹ (*jolly* for *intoxicated*).
- **overstatement**¹⁰ (*maiden lady* for *unmarried female*, i.e. *spinster*).
- **naming*** : noms propres et adjectifs toponymiques (*Georgian* pour *old*, *do the Dutch* pour *kill oneself*).

Que dire de cette classification ? Tout d'abord, le point positif est que Beatrice Warren a tenté de regrouper les procédés sous divers chapeaux, même si l'on peut douter de certains choix, les frontières entre les catégories n'étant pas étanches : l'abréviation et la siglaison ont-elles par exemple lieu d'être séparées ? Là encore, se pose la question de la validité de certaines catégories : tout d'abord, celle nommée *blend* (composition par amalgame). Selon les dires de K. Linfoot-Ham [2005 : 242-243], cette catégorie n'a pas lieu d'être car :

examples of euphemistic blends still remain to be found [...] this category can probably be removed from the model until evidence of its validity is produced.

Aucun exemple d'amalgames euphémiques n'apparaît en effet dans nos divers corpus. Plus généralement en ce qui concerne la composition, cette fois par juxtaposition, la catégorie *compounding* ne semble pas avoir de réalité linguistique propre. Les cas de composés semblent être tout bonnement des cas de métonymie – le moyen pour le but, du type *the stake* pour *death by burning* – qui se trouvent être réalisés sous la forme de composés. Mais il ne semble pas que ce soit le composé qui génère le sens euphémique, sauf si le composé est métonymique, métaphorique, ou qu'il représente tout simplement une sorte de circonlocution.

La catégorie *derivation* semble également poser un problème terminologique, car un linguiste va indubitablement penser à la suffixation dérivationnelle (celle qui fait changer un mot d'une partie du discours à une

⁹ Également connu sous le nom de « litote ».

¹⁰ Également connu sous le nom d'« hyperbole ».

autre : *swim* (vb) → *swimmer* (n)), alors que pour Warren, il s'agit d'un emprunt légèrement modifié morphologiquement. Ne pourrait-on pas tout simplement dire qu'il y a emprunt + modification du signifiant, car, comme il a déjà été rappelé, les procédés ne sont pas exclusifs les uns des autres, mais plutôt combinatoires ?

De même, les catégories *understatement* (litote), *overstatement* (hyperbole) et *reversal* (antiphrase) sont-elles des catégories en elles-mêmes pour la création de l'euphémisme ? Il ne semble pas, car ces trois catégories sont souvent trouvées en combinaison avec d'autres procédés, comme la métaphore et la périphrase : *world of unending glory* et *eternity of happiness* (hyperbole) et *eternal life in Heaven* (reversal) pour *death*¹¹. Même Warren reconnaît que son étude ne confirme pas l'existence de ces deux catégories comme procédés autonomes de changement sémantique, car ils sont généralement réalisés avec d'autres. Elle ajoute également :

The most interesting aspect of under- and overstatement is that they represent prototypical extensions. [Warren 1992 : 154]

On y reviendra dans la troisième partie. La catégorie *naming* ajoutée par K. Linfoot-Ham [2005] – qui correspond plus ou moins à la catégorie « surnom » de J. Tournier [1985] – a-t-elle une légitimité ? Ne pourrait-elle pas être classée comme une sous-catégorie de la métonymie ? Ce serait un cas de métonymie anthroponymique, plus particulièrement le cas « C. Prénoms, f) désignant des notions diverses » [Tournier 1985 : 257] dont Tournier fournit d'ailleurs un exemple : *roger*, N et V (copulation, copuler, en argot). Il semble que la même analyse peut être menée pour la catégorie *implication*, que l'on pourrait classer dans les cas de métonymie, là aussi, même si B. Warren [1992 : 131] dit que :

metonymy and what I call implications are sometimes confused. There are, however, significant differences between these two types of meaning extension, as will become evident.

La différence n'est toujours pas devenue évidente... Les mêmes arguments semblent pouvoir être avancés pour *particularisation* : dans ce cas, le terme euphémique correspond donc à un hyperonyme, qui doit recevoir un sens hyponymique afin de fonctionner : mais là encore, ne pourrait-on pas classer ces réalisations dans les cas de métonymie ? B. Warren [1992 : 138-139] voit quatre types de particularisation, selon qu'il faille récupérer « some particular argument(s) [...] the manner [...] a relevant subcategory [...] » ou que « the subcategory of an argument [...] has to be specified », en se basant sur ses

¹¹ Exemples empruntés à E. Crespo Fernández [2006 : 111].